

Le Rêve de São Paulo

Réalisation : Jean-Pierre Duret, Andrea Santana

Production : Ex Nihilo, Arte France, 2004

Distribution : Doc & Co

90 min

Sous-titré en français

Après le délicat *Romances de terre et d'eau*, évocation poétique de l'univers créatif des paysans du Nord-Est du Brésil, le duo Jean-Pierre Duret-Andrea Santana retourne dans cette région, saignée par l'exode rural. Qu'on ne cherche pas ici l'analyse sociologique d'un phénomène suffisamment étudié par ailleurs. A travers le départ pour la ville d'un jeune paysan, il s'agit regarder par ses yeux s'éloigner le village et les visages aimés, et de partager en silence l'émotion qui le bouleverse.

Des jeunes se font tirer le portrait par un photographe ambulant muni d'un appareil astucieusement bricolé, la scène est pleine de vie, mais les photos d'identité annoncent l'imminence d'un voyage. José Celio s'en va. Comme ses frères avant lui, il quitte ses parents dont on devine la détresse, pudiquement respectée. 3000 km séparent son Nordeste natal de São Paulo : triste balade rythmée par une musique lancinante, car le jeune homme est musicien et espère survivre en chantant le *forro* de son pays. C'est à travers ses impressions et ses pensées évoquées en voix *off* que le film observe une fois encore son univers familier, le plateau presque désertique, la terre ocre, la route poussiéreuse et les champs qui ne sont guère que des amas de cailloux. Mais la caméra, dont il faut saluer le magnifique travail ne s'arrête pas à la contemplation du paysage désolé et imposant. Au fil du voyage se succèdent de brèves rencontres : paysans « sans terre » dans un campement de fortune, casseurs de cailloux qui s'échinent pour quelques sous, femme prématurément vieillie à la tâche..., tous pauvres, résignés, fatalistes, mais intensément nobles. Comme pour dire adieu, l'image se fige parfois en photos noir et blanc qui suspendent les personnages dans le temps et leur donnent un supplément de présence.

Puis le *road movie* s'accélère. L'image se remplit, l'horizontalité du paysage du *sertaõ* cède peu à peu au grouillement des bidonvilles qui s'allongent le long de la route, puis à la verticalité des immeubles de verre et d'acier, le son s'intensifie pour suggérer les rythmes de la métropole. La grande ville apparaît avec ses contrastes : lumières éblouissantes, grisaille des banlieues...

A l'arrivée du bus, l'un de ses frères attend José. Commence alors la seconde partie du film : l'adaptation à un nouveau milieu, et la lutte pour le travail... La construction moins ordonnée correspond à la brusquerie et la confusion urbaines. « Venir ici, c'est comme un jeu, on gagne ou on perd », dit l'un des Nordestins, pour qui le travail se résume le plus souvent aux petits boulots. Eboueurs, recycleurs, livreurs, ou vendeurs des rues, ils vont et viennent, fiers des résultats acquis, même quand leur condition semble encore terriblement précaire (« Je suis vieux, j'ai trente-six ans »), et si l'espoir d'une vraie amélioration doit se reporter sur la

génération suivante. Avec courage, dignité et cette *alegria* qu'ils veulent préserver quoiqu'il arrive.

La dernière image montre José regardant la ville du haut d'un gratte-ciel. On ne saurait déchiffrer l'expression de son visage. Désillusion ? Inquiétude ? Acceptation paisible du destin qui l'attend ? Ou nostalgie (mal du retour), indéfinissable *saudade* ?

Monique Laroze

Extrait de *Images documentaires* n°54 (2005)

Ne peut être reproduit sans l'autorisation de la revue